



Foulon Charles : Né le 6-02-1905 à Brest-Recouvrance), fils de Hippolyte et Marie Poulmarc'h ; études à Bon-Secours ; 1928, prêtre et professeur à Saint-Yves de Quimper ; 1937, vicaire à Saint-Corentin de Quimper ; 1941, aumônier de marine en Indochine ; 1952, curé doyen de Plogastel-Saint-Germain ; 1958, se retire après grave accident de scooter ; décédé 13-12-1986. Chevalier de la Légion d'honneur (*Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1948 p. 170) ; cité à l'ordre du corps d'armée (*Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1952 p. 44).

Étude : *Quimper et Léon*, 1987 p. 17-18. Cité par l'Amiral Jaouen dans son livre *Marin de Guerre*.

Extrait de l'homélie de M. le chanoine A. Villacroux aux obsèques de M. Foulon en la chapelle de Keraudren, le 16 décembre 1986. M Villacroux a surtout évoqué les longues années de calvaire de M. Foulon à la suite de l'accident qui l'a arrêté... une épreuve de 28 ans de souffrance

... Il a 53 ans au moment de son accident. Tout est à terre. Il faut tout recommencer. Tout réapprendre, à commencer par l'équilibre.

Amputé d'une jambe, il lui faut réapprendre à marcher. Pour un sportif comme lui, ce n'eût été qu'un jeu, s'il n'y avait eu avec sa chute des traumatismes crâniens et une lésion de l'oreille interne, siège du sens de l'équilibre. Il s'y mit pourtant avec courage, mais à quel prix ! Bien qu'appuyé sur deux béquilles, il lui arrivait de tomber lourdement, sans pouvoir se relever, même dans sa chambre. Il faudra pendant longtemps l'accompagner à droite et à gauche pour lui permettre de rester debout... Jamais il ne se plaignait, mais avec une volonté farouche, après chaque chute, il recommençait, s'appliquant à réapprendre, à retrouver un équilibre encore instable, mais assez suffisant bientôt pour lui permettre de se déplacer seul sur quelques mètres dans sa chambre, puis dans ce long couloir qui menait à la chapelle où il allait célébrer avec ses frères.

Ce fut long, ce fut très dur. Que de fois le découragement, la révolte même le guettaient. Il avouera plus tard avoir lutté pendant deux longues années avant de pouvoir dire au Seigneur le « FIAT » de son acceptation... et de retrouver enfin la paix...

En bon breton qu'il était, M. Foulon mit le même acharnement à réapprendre à lire et à écrire. Il avait perdu l'œil droit, et en outre sa main droite avait été écrasée et n'obéissait plus.

Son écriture — celle qu'il retrouva — était souvent illisible, mais il tenait absolument à écrire lui-même à ses nombreux amis. Il eût été si facile de dicter son texte à un confrère tout dévoué qui s'offrait comme secrétaire, mais il refusait. Il fallait qu'il pût dire, comme l'Apôtre Paul : « *Ces mots sont écrits de ma propre main* », C'était le témoignage personnel de son affection qu'il tenait à donner à ses correspondants. Il put ainsi pendant plusieurs années entretenir des liens réguliers avec les handicapés de la Fraternité Catholique des Malades, en participant à un circuit de « lettres roulantes » où son article était un peu celui du Père spirituel.

Il put ainsi, — et ce fut toujours avec joie, mais non sans souffrance, — effectuer quelques courts déplacements en voiture. Les premiers furent tout proches, par exemple à Lambézellec pour aller voter lui-même, il y tenait, ou jusqu'au Centre hospitalier pour y subir un examen de contrôle. Puis il put participer à l'un ou l'autre des jours de réunion dans un presbytère de la ville, et même s'aventurer plus loin pour suivre avec ses frères GEM (Groupes Évangile et Mission) deux ou trois jours de recollection à Créac'h-Balbé, à Daoulas ou à l'Île Blanche.

Sa plus grande joie fut un jour d'avoir pu supporter un long voyage dans la voiture de son neveu, jusqu'à Bordeaux : il put y revoir sa sœur carmélite, prieure du Carmel de Libourne et passer quelques jours auprès d'elle. Mais le sommet de ces déplacements fut sa participation, il y a une dizaine d'années, au pèlerinage diocésain des Malades à Lourdes. Le seigneur et la Vierge le comblèrent alors de joie intérieure et de paix...

Mais bien vite il dut renoncer à ces sorties. Et peu à peu le cercle de ses mouvements se referma sur Keraudren, puis sur son couloir, enfin sur sa propre chambre. Il ne pouvait plus descendre à la salle à

manger pour prendre ses repas, mais il n'oubliait pas chaque année de faire célébrer sa fête, la saint Charles, et d'y inviter ses amis de toujours, proches et lointains, sans jamais oublier « son séminariste » à Plogastel et son successeur de Plogastel-Saint-Germain.

Ses liens avec l'extérieur furent alors les visites quotidiennes de quelques confrères qui ne manquaient de venir lui lire le journal, lui résumer un article de revue ou un livre, lui tenir compagnie en priant avec lui... Pendant un certain temps, le petit groupe des Prêtres du Cœur de Jésus auquel il appartenait depuis 50 ans vint faire ses réunions mensuelles dans sa chambre, mais cela ne dura pas. Il fallait des visites plus courtes et rapides.

On le trouvait toujours à son bureau, parfois devant son bréviaire ou un livre à la main, mais ces derniers le plus souvent prostré et replié sur lui-même. Alors, même pour accueillir et reconnaître un visiteur, il lui fallait un grand effort physique : relever la tête, la tourner (car un œil était mort), essayer de faire face à son interlocuteur... Puis soudainement, il reprenait vie pour quelques minutes, et, avec une mémoire incroyable, il évoquait les événements de sa petite enfance aux Carmes, ou son ministère à la Cathédrale, où il fut si heureux et si comblé... Il aimait surtout parler de ses années en Extrême-Orient comme aumônier de marine. Nous savons que récemment l'amiral JAOUEN dans son livre, comme le vicaire Général aux Armées de son côté, ont redit leur admiration pour le Père Foulon, dont la vaillance, le sens du devoir et le dévouement étaient exemplaires.

Une des dernières joies du P. Foulon aura été, lors de la récente session du Conseil Presbytéral, la visité de son évêque. Malgré son état de faiblesse, il put se redresser encore, et retrouver assez d'énergie pour remercier Monseigneur et lui répondre avec humour...

*Quimper et Léon, 1987, p. 17.*